

EUZHAN PALCY SUR LE PLATEAU DE *RENSEIGNEZ-VOUS D'ABORD*

PAUL BROWN
Université Clark Atlanta

Recepción: 29 de enero de 2025 / Aceptación: 13 de abril de 2025

Résumé: Cette interview avec la cinéaste martiniquaise de renommée mondiale, Mme Euzhan Palcy, a eu lieu le 13 septembre 1993 dans le studio de télévision câblée de l'université Clark Atlanta, le jour même où Yitzhak Rabin et Yasser Arafat signaient un accord de paix à la Maison Blanche en présence du président Bill Clinton. Mme Palcy a la distinction d'être la première cinéaste martiniquaise (département français d'outre-mer) à recevoir le prestigieux César pour l'excellence de son cinéma. Le César français est l'équivalent de l'Oscar américain. Nous avons discuté d'une myriade de questions relatives au rôle des cinéastes, artistes, acteurs et réalisateurs noirs, ainsi que de son ascension fulgurante vers la célébrité dans l'industrie cinématographique.

Mots clé: Prix César, griotte, pionnière, souffrance.

Abstract: This interview with the world-renown Martinican filmmaker, Mme Euzhan Palcy, took place on September 13, 1993 in the university cable TV studio of Clark Atlanta University, the very day that Yitzak Rabin and Yasser Arafat signed a peace accord at the White House in the presence of President Bill Clinton. Mme Palcy has the distinction of being the first filmmaker from Martinique (the French overseas Department) to be awarded the prestigious César award for excellence in filmmaking. The French César is the equivalent of the American Oscar. We discussed myriad issues relative the role of black filmmakers, artists, actors, and directors, as well as her personal meteoric rise to fame in the film industry.

Keywords: The César, griotte, pionnier, suffering.

Euzhan Palcy est devenue la première réalisatrice et pionnière du cinéma antillais à l'âge de 25 ans. Elle était la lauréate du César pour la meilleure première œuvre en 1984 pour *La Rue Cases-Nègres*, une adaptation du roman autobiographique de l'écrivain, Joseph Zobel. Bien des gens lui ont rendu hommage pour ses accomplissements, tel que Jean-Pascal Zadi, lauréat du prix du Meilleur espoir masculin des Césars 2021 pour son film *Tout simplement noir*. Elle a réalisé d'autres films —*Une Saison Blanche et Sèche*, *Siméon et un triptyque documentaire sur Aimé Césaire*— avec des acteurs célèbres comme Marlon Brando et Donald Southerland. En 2022, elle reçut un Oscar honoraire à Hollywood en reconnaissance mondiale de sa filmographie engagée.

Lors de sa visite à Atlanta, j'ai saisi l'occasion de l'interviewer parce que jamais je n'avais connu une personne si humble mais si talentueuse. En tant que professeur de français, je me sers du film *La Rue Cases-Nègres* comme instrument éducatif dans mes cours. Il englobe la totalité de la culture antillaise et se prête à des discussions approfondies. Alors, je l'ai invitée sur le plateau de mon émission intitulée *Renseignez-vous d'abord* à l'Université Clark Atlanta, et elle a accepté.

Lundi 13 septembre 1993, le jour même où Yitzhak Rabin, le Premier ministre d'Israël, et Yasser Arafat, le leader politique de l'Organisation de libération de la Palestine, signaient un accord à la Maison Blanche des États-Unis en présence du président américain, Bill Clinton, j'ai eu le plaisir d'interviewer la cinéaste de renom mondial, Mme Euzhan Palcy, sur le plateau d'une émission que j'animais intitulée *Renseignez-vous d'abord*. Elle était venue à Atlanta pour lancer un nouveau film qu'elle venait de terminer en 1992, intitulé, *Siméon*. Je ne pouvais pas laisser passer l'opportunité de l'inviter sur le plateau. Elle a accepté et voici une copie de notre entretien ce jour-là. Vous verrez que nous avons abordé plusieurs sujets, en commençant par des questions sur son enfance, sa relation avec ses parents, sa formation cinématographique et enfin ses impressions sur les Noirs à Hollywood. Elle était très franche sur son dégoût pour le portrait péjoratif du Noir sur l'écran, et a partagé son ambition de sublimer cette image en quelque chose de positif, de beau pour la communauté noire. Sa réaction quand je l'ai appelée «une griotte du peuple noir», est intéressante.

PM BROWN: —Bonjour et bienvenue à cette nouvelle édition de *Renseignez-vous d'abord*. Si je suis tout souriant, c'est parce que mon invitée pour aujourd'hui est une dame super douée que j'admire de loin depuis assez longtemps. Elle est cinéaste et elle a déjà tourné trois films dont deux sont en français. Regardons un extrait d'un de ces films, celui qui est peut-être le plus célèbre. [On a montré une scène dans le film «*La Rue Cases-Nègres*» où M. Médouze raconte au petit José l'histoire de l'esclavage à la Martinique en utilisant les techniques de narration bien connues aux Antilles françaises, cric-crac, misticric-misticrac]. Je

vous parle, bien sûr, de Mme. Euzhan Palcy. Bonjour, Madame, et bienvenue à Renseignez-vous d'abord.

PALCY: —Bonsoir.

PM BROWN: —... Parlez-nous de votre enfance. Quelles expériences vous ont conduit dans la direction que vous avez prise?

PALCY: —C'est-à-dire que j'ai commencé à écrire de la musique et à composer des poèmes très jeune. J'avais dix ans. Je dessinais, je composais des chansons [et] j'écrivais des poèmes. Et j'ai eu la chance d'avoir un père qui était très féministe, disons, et qui a été mon premier lecteur. Chaque fois que je composais, je créais quelque chose, j'allais vers lui, et je lui dis, «Tiens, regarde, lis. C'est bien ou pas?» Et on avait une relation très proche, et il m'a beaucoup encouragée et c'est d'ailleurs à cet âge-là que j'ai décidé d'être cinéaste.

PM BROWN: —A l'âge de dix ans.

PALCY: —A l'âge de dix ans! Parce que j'adorais le cinéma! J'adorais énormément le cinéma et chaque fois que j'écrivais des choses, je me dis «Tiens! J'aimerais bien...»; Je voyais tout de suite le petit film que j'aurais pu faire avec ça. Et mes enseignants m'ont toujours dit, par la suite, mes professeurs me disaient qu'ils se souvenaient très bien de mes compositions françaises à l'école, ce qu'on appelle les rédactions.

PM BROWN: —Oui, justement.

PALCY: —Et, euh, que chaque fois qu'on a fait une composition, une rédaction à écrire qu'ils se souvenaient parfaitement de mes rédactions puisqu'à l'époque, on lisait aux autres élèves les meilleures rédactions; et on lisait toujours mes rédactions et c'étaient des vrais scénarios, quoi. C'étaient des films.

PM BROWN: —Ça c'est très intéressant. Qu'est-ce qui vous a fait penser que vous pourriez un jour devenir cinéaste? Vous n'aviez pas de modèle à suivre.

PALCY: —C'est vrai, c'est vrai, mais à la Martinique, c'est un lieu où on voit déjà pas mal de films. Eh, donc, j'allais souvent au cinéma et puis peut-être aussi que j'appartiens à une famille d'artistes. C'est déjà ça, je pense que c'est une sorte d'embryon de réponse. Dans ma famille, il y a des musiciens, des poètes, des peintres, et, je nais dans cette famille-là.

Je suis sensibilisée très jeune. Je suis tout de suite consciente d'un fait, parce que j'ai toujours adoré le cinéma, mais aussi parce que j'étais très en colère par la façon dont certains films, et surtout les films américains, présentaient les Noirs à l'écran. Ça c'est quelque chose qui me blessait beaucoup. J'aimais le cinéma et le cinéma me blessait parce que je me disais, «C'est pas possible!» Pourquoi chaque fois qu'il y ait un noir dans un film, il a toujours un rôle idiot ou dégradant. Eh, on n'a vraiment pas envie, nous Noirs, on n'a pas envie de s'identifier à lui parce que c'est un rôle négatif. Et je ne comprenais pas. Très jeune, je ne comprenais pas pourquoi. Et quatre ans après j'ai découvert le roman de Joseph Zobel, *La Rue Cases-Nègres*, et je me suis dit, c'est un choc de ma vie. Mais c'est ça qu'il faut faire. Voilà le film que je ferai si jamais j'arrive à être cinéaste.

PM BROWN: —Quel film américain vous a le plus frappé dans ce sens négatif?

PALCY: —Je ne me souviens pas forcément, précisément des titres, mais il y en a un en tout cas qui est un chef-d'œuvre, que je ne renie pas, eh, je dis «C'est un chef d'œuvre, et c'est vrai». Mais je regrette beaucoup que ce chef-d'œuvre ait reproduit ce même stéréotype, ces mêmes stéréotypes. C'est *Autant En Emporte le Vent*, (*Gone With The Wind*). C'est vrai que c'est un chef d'œuvre, mais comme moi en tant que spectatrice noire, je suis assise dans un fauteuil, que je regarde ce film; tant qu'il y a des blancs à l'écran, ça se passe bien, etc., et quand on a les acteurs noirs, alors c'est une catastrophe. J'ai honte!! Je me dis, je me souviens deux ans de ça je revoyais ce film et il y avait beaucoup de spectateurs blancs autour de moi, et j'avais envie de... Si je pouvais m'enfoncer dans la terre et disparaître, je l'aurais fait parce que je me disais, «C'est pas possible qu'on fasse à des êtres humains de jouer comme ça». Et il y a aussi une chose qui m'a toujours frappé. J'ai passé cinq ans à Hollywood. Et j'ai donc connu pas mal de jeunes acteurs noirs, des filles et des garçons. Et moi, je leur disais, mais ils sont devenus mes amis. Je leur disais, «Il y a une chose que je ne comprends pas. Il va falloir que vous m'expliquiez. Comment ça se fait que vous êtes là avec moi dans le quotidien. Vous parlez, vous parlez normalement et dès qu'on voit un

Noir américain dans un film, il gesticule, il grimace comme un singe». Et il parle... mais je dis, «Pourquoi faites-vous ça?» Et ils m'ont expliqué que ce sont les metteurs-en-scène blancs américains qui leur demandent de faire ça. Même s'ils jouent normalement comme ils feraient dans le quotidien, comme n'importe quel blanc ferait dans le quotidien, il paraît que les metteurs-en-scène leur disent, «I want it more black, more black» Et je leur dis, «More black, what does that mean? Qu'est-ce que ça veut dire? Grimaçant? Rouler les yeux?» Donc ça c'est le cliché. C'est l'image qu'ils ont vendu des Noirs au public blanc. Donc, ils demandent à ces jeunes comédiens de se comporter comme ça. Voilà.

PM BROWN: —... L'été passé, j'ai interviewé M. Sembene Ousmane, et il a dit exactement la même chose. Et les films qui [lui déplaisaient] le plus étaient ceux de Shirley Temple parce qu'il y avait un Noir, un adulte noir, qui... enfin, une petite jeune fille le trainait un peu partout et il faisait des bêtises avec elle. C'était vraiment écœurant... Ça se voit que vous étiez vraiment douée pour la littérature et pour le cinéma, pourquoi vous avez opté pour le cinéma comme moyen d'expression?

PALCY: —Parce que l'image, j'aime ce qui bouge. C'est vrai que quand j'entre dans une salle de cinéma, je m'assieds... La salle, elle est sombre... l'écran s'illumine, c'est magique, c'est magique et je suis fascinée par ça et je me souviens [que] depuis toute petite, ce qui me fascinait beaucoup, bien sûr, il y a les histoires mais c'était surtout la technique, c'était surtout la direction d'acteurs. Ces choses-là m'ont toujours intéressée. J'ai choisi le cinéma, pourquoi? C'est vrai que j'ai fait de la chanson et j'ai même enregistré deux chansons pour enfants à Paris. Pas parce que je voulais être chanteuse, mais parce que c'était nécessaire pour les enfants des Antilles, mais j'ai fait un peu de peinture aussi... j'ai écrit, mais le cinéma, c'est ce que j'aime et je crois que je l'ai vraiment choisi aussi parce que c'est pour moi l'un des moyens le plus fort; ... c'est le moyen le plus extraordinaire. C'est celui qui a le plus d'impact dynamique et qui a le plus d'impact et tout de suite sur les gens. La force de l'image cinématographique, c'est quelque chose négativement ou positivement. Je dis, regardez, je veux dire que le cinéma véhicule des idéologies [bon] des images complètement négatives. Ça peut démolir, ça peut démolir

quelqu'un, ça peut démolir une communauté... ça peut... je veux dire que ça peut endoctriner des gens, ça peut les conditionner et... de là et si on utilise le cinéma de manière positive, c'est vrai que ça peut changer beaucoup de choses, ça peut aider les gens à grandir, ça peut ouvrir leur horizon et ça peut aider effectivement à évoluer autrement dans une autre voie et ça informe et c'est très tôt... j'ai pris conscience de cela et c'est pour ça que j'ai dit... il faut que ce soit le cinéma... je veux m'exprimer, je veux communiquer avec les gens, donc je choisis de le faire par le cinéma.

PM BROWN: —Je sais qu'il y a des spectatrices, et je dis «spectatrices» qui nous regardent maintenant et elles peuvent s'inspirer de vos expériences. A quel âge êtes-vous partie pour Hollywood et est-ce que votre formation en cinéma, c'est américain ou c'est français?

PALCY: —Alors, déjà j'ai quitté la Martinique quand j'ai passé mon baccalauréat. J'ai d'abord réalisé la première dramatique de l'outre-mer... quoi... des Antilles françaises pour la télévision, de manière autodidacte d'ailleurs, parce que j'avais fait venir des livres de France et j'avais appris comme ça. J'ai fait un film de 52 minutes et après je suis partie. Je suis allée faire mes études à Paris. J'ai effectivement fait mes études dans l'une des plus grandes écoles de cinéma qui s'appelle le Vaugirard, l'école des frères à Louis Lumière, ceux qui ont inventé le cinématographe et donc, après ça, j'ai réalisé mon premier film «Rue Cases-Nègres», donc ma culture cinématographique est totalement française... et après, à la sortie de «Rue Cases-Nègres», le film a très, très bien marché aux Etats-Unis et dans le monde entier d'ailleurs et j'ai eu un film qui a eu 14 prix internationaux et de nombreux de nombreux autres prix d'ailleurs. A Venise, il a eu le César du meilleur premier film qui correspond à l'Oscar américain. Hollywood m'a appelé et je suis donc venue parce que je n'arrivais pas à trouver financement nécessaire à la réalisation, à la production de mon second film «Une Saison Blanche et Sèche» (*A Dry White Season*). Personne ne voulait, à cette époque-là, montrer du doigt à l'Afrique du Sud ou être le premier de montrer du doigt, à dénoncer l'Afrique du Sud puisqu'ils faisaient du business avec l'Afrique du Sud, donc je veux dire que c'était très dur, très dur parce que je vais dire, et

je le pensais sincèrement, et surtout parce que quand il s'agit de, quand on tape sur les nègres, quand il s'agit de martyriser les nègres et quand les nègres sont opprimés, je veux dire que le monde s'en fout. Ça c'est... je sais que c'est choquant mais c'est vrai. C'est la vérité! Les gens s'en moquent éperdument, donc par contre... je dis que ce qui s'est passé très rapidement, c'est que j'ai accepté d'aller à Hollywood pour travailler avec eux et ils m'ont proposé des sujets que... qui ne m'intéressaient pas trop... par contre je leur ai donné ce sujet-là. Je dis voilà, voilà ce qui m'intéresse. Si vous voulez le développer ensemble, on peut le faire, donc c'est comme ça. Je vous passe les détails parce que les choses ne se sont pas passées aussi simplement, mais finalement le film a été réalisé, pas grâce à ceux qui m'avaient fait venir, mais à d'autres gens de Hollywood.

PM BROWN: —Les films que vous tournez, normalement, ils ont un fil thématique. Est-ce qu'on peut vous caractériser comme, par exemple une griotte du peuple noir?

PALCY: —Écoutez, écoutez, ça me touche, ça me touche beaucoup parce que j'ai énormément de respect pour les griots, et pour moi, je dis que c'est un grand honneur quand on dit ça. J'espère que je suis vraiment à la hauteur de cet honneur.

PM BROWN: —Même pas question.

PALCY: —Parce qu'un griot, c'est quand même, c'est la mémoire ancestrale. C'est une sorte de chantre. C'est quelqu'un qui est chargé de dire, cela aide en même temps, c'est tout ça quoi, si effectivement on m'érige au plan de griots, à ce stade, bon, je suis très touchée, très honorée!!!

PM BROWN: —Est-ce que j'ai raison de dire que tous vos films ont un fil thématique?!

PALCY: —Totalelement. La souffrance. Totalelement. C'est-à-dire que ce que je veux montrer dans les films, c'est pas seulement la source. C'est aider les gens, les Noirs de la diaspora à se connaître, à se mieux connaître. Restituer à l'homme noir sa dignité à l'écran. Ensuite montrer au non-noir, donc au reste du monde leur dire qui nous sommes, leur parler de nous et montrer que les images qu'on a véhiculées de nous pendant des années, elles étaient complètement fausses. Quand on a toujours

parlé pour nous à notre place et qu'aujourd'hui nous prétendons parler de nous, nous-mêmes. Voilà, portez un regard de l'intérieur sur nous-mêmes et montrer aux gens que nous, que nous avons une culture qui est très riche, une civilisation qui est très ancienne, peut-être la toute première d'ailleurs, et que, qu'on a effectivement fait beaucoup de torts à cette civilisation. On l'a détruite et on a beaucoup dit au noir du monde entier qu'ils étaient idiots, qu'ils étaient inintelligents, qu'ils étaient incapables et qu'ils n'avaient rien inventé, qu'ils étaient juste bon à des esclaves ou des boys ou des choses comme ça, et que ce n'est pas vrai et c'est complètement faux et que surtout et nous, nous noirs nous avons intériorisé cette histoire-là et nous-mêmes nous nous considérons comme ça. Nous avons cette attitude, oui, c'est vrai. On a dit ça, donc puisqu'on dit ça, c'est peut-être que c'est vrai. Et on vit comme ça. Nous ne sommes pas suffisamment conscients du pouvoir que nous avons, de la force que nous avons et que nous représentons... Césaire, Aimé Césaire, un grand poète antillais a dit qu'il n'est pas vrai que nous sommes venus au monde la tête vide et les mains vides et que nous n'avons rien à faire dans ce... dans le monde et il a raison.

PM BROWN: —Tout à fait raison. Nous avons beaucoup contribué comme vous venez de dire. Une mentalité telle que vous venez de [décrire], [c'est] une mentalité qui commence à engendrer d'autres attitudes. Les gens commencent à les intérioriser et ça finit par détruire la culture. Vous avez parlé de certains films qu'on vous a proposé. Normalement, c'est vous qui choisissez les films ou bien ce sont des auteurs, ou les autres qui vous cherchent avec des manuscrits?

PALCY: —Il y a les deux. C'est-à-dire que j'écris de toute façon mes propres histoires parce que vous savez, je ne suis pas venue les mains vides, la tête vide comme pour plagier Césaire (rires); donc je suis venue avec des choses, des choses à dire et j'ai mes propres histoires et je mets, j'accepte avec plaisir tous les scénarios qu'on m'envoie parce qu'il peut arriver que dans ces scénarios-là qu'il y ait une ou deux ou trois idées. Je ne peux pas penser à tout, moi!! Il y a des milliers d'histoires extraordinaires et il suffit qu'il y en ait une ou deux qui me plaisent pour que je

dise, «Oh là là mais c'est formidable, ça m'intéresse». Bien sûr que je dis oui, bien sûr. Je suis ouverte à toute proposition.

PM BROWN: —A toute proposition en dehors de la race noire? Ou bien, je pense toute de suite... j'ai pensé à cette question en venant au studio parce qu'aujourd'hui, il y a l'accord entre les Israéliens et les Palestiniens.

PALCY: —Ah, c'est important!!

PM BROWN: —Je me suis dit «Est-ce que ça vous intéresserait de tourner un film sur la situation au Moyen-Orient?».

PALCY: —Je vais vous dire sincèrement que souvent en France ou en Angleterre, on m'a beaucoup demandé, on m'a souvent demandé, mais «Est-ce que vous allez vous consacrer uniquement à des films sur la, sur les noirs, sur la race noire?» Allez-vous faire des films par exemple si on vous amène le scénario avec des blancs, allez-vous faire, et cetera. Je dis, j'ai répondu à cela que «Personnellement, je ne... je n'ai pas de racisme en moi». Mais si je dis que ma priorité est avant tout des films avec des Noirs, ce n'est pas parce que je veux marginaliser quoi que ce soit, ni que je suis raciste. C'est pas du tout ça!! Et si celui qui ne me comprendrait pas serait celui qui est raciste à ce moment-là. Je voudrais expliquer la chose suivante, je dis que... il y a déjà suffisamment de metteur-en-scène blancs sur la planète qui font déjà des films, beaucoup de films pour les Blancs et pour les Noirs?...

PM BROWN: —Il y en a très peu.

PALCY: —Justement, donc pour moi, je veux dire que nous sommes si peu nombreux comme cinéastes noirs pour que moi, j'aie fait des films avec des sujets blancs. Ça arrivera certainement parce que tout m'intéresse en tant que cinéaste et je ne mets pas de barrière. Je dis que tout m'intéresse!! Je dis que le bel exemple que je donnais. Je disais aussi que... à l'époque de cet holocauste des Juifs pendant la guerre, et cetera, si moi j'étais la cinéaste que je suis aujourd'hui à cette époque-là, si j'existais déjà, il est évident que j'aurais pris ma caméra et j'aurais certainement raconté cette histoire comme je l'ai fait pour l'Afrique du Sud parce que je suis un être humain... et que à partir du moment où la dignité humaine est bafouée ou l'être humain est torturé, offensé, avili,

je me sens concernée forcément... donc, je vais réagir, c'est le plus bel exemple que je puisse donner... mais je dis aujourd'hui [qu'] on n'est pas dans cette situation... présentement... la priorité est de réparer parce qu'il y a eu cet autre holocauste, parce qu'il n'y a pas eu que les Juifs, il y a eu aussi l'esclavage avec plus de 20 millions de Noirs déportés, assassinés, liquidés. L'Afrique vidée de ses forces vives, ça, on n'en parle pas beaucoup. On parle beaucoup de l'holocauste juif. Il faut en parler, c'est important, mais je dis qu'il y a cet autre holocauste, cet autre crime contre l'humanité qui aussi a existé et on a tendance de mettre de côté. Je dis «non».

PM BROWN: —De minimiser.

PALCY: —De minimiser, je dis que... il y a ça. En tant que cinéaste noire, je ne pense pas que les spectateurs noirs et les spectateurs blancs, ceux qui aiment mes films qu'ils apprécieraient que brusquement je laisse tomber tout cela pour passer de l'autre côté et raconter des histoires... bon, par contre, je suis tout à fait d'accord, ça m'intéresse aussi même dans mes histoires... avec... dans mes histoires... d'utiliser des acteurs blancs. Je dis que dans toutes les histoires, je veux dire qu'il y a certainement des rôles pour, pour des comédiens blancs, et cetera... Je n'ai aucun problème à travailler, non ce sera des histoires avec des comédiens, ça sera mixte... pourquoi pas, je ne vois pas pourquoi... et de toute façon ces comédiens blancs n'auront pas forcément des rôles... des rôles de salauds, de Blancs minables, dégradants, donc...

PM BROWN: —Pas de vengeance!!

PALCY: —Pas de vengeance!! Exactement! (rires) C'est tout. Bon...

PM BROWN: —Je crois que ça c'est bien ce que vous dites parce que dans un sens il faut contrebalancer parce qu'il y a très peu de cinéastes noirs, donc ceux qui sont vraiment sérieux, je crois que c'est leur responsabilité.

PALCY: —On a, je le dis tous les jours, on a une responsabilité... le cinéma fait donc, par, par, par je dis les metteurs-en-scène blancs qu'ils soient européen, américain ou autre nous ont fait... ce cinéma-là nous a fait beaucoup de mal, donc avant d'une image qui de nous, qui est monstrueuse, qui est inhumaine donc maintenant en tant que cinéaste noir, en tant que comédienne noire, en tant que, qu'écrivain noir, nous avons

tous une responsabilité... et c'est... je ne comprends pas d'ailleurs. J'ai passé cinq ans à Hollywood à observer un peu les gens, les Noirs à Hollywood qui ont de l'argent, qui ont un peu de pouvoir et qui pourraient aider les jeunes cinéastes américains parce que... ils s'en foutent des jeunes cinéastes de la Caraïbe, d'Afrique, n'en parlons pas!!... ça ils ont manqué éperdument!!... par contre, donc, je dis par contre ceux qui sont américains comme eux et qui sont ici et qui, qui je connais plein de jeunes femmes, plein de jeunes garçons qui, qui ont du talent et qui crèvent... qui se battent pour faire des films... ils n'ont pas l'argent. J'ai rencontré une jeune fille hier à Atlanta. Elle cherche de l'argent sous après sous pour faire son premier long-métrage et je lui dis «Ecoute, moi, je n'en ai pas. Je peux pas, je peux pas te donner de l'argent. Par contre, si jamais ton film se fait et c'est un bon film, je te promets d'être ta marraine. Je le prends et je vais le présenter aux gens du Festival de Cannes. Ça, je peux le faire. Voilà. Je peux t'aider comme ça. Par contre c'est vrai que ça me fait mal au cœur de voir tout cet argent qui circule dans la communauté noire, et ces gens n'aiment pas... leurs comédiens, ils aident pas leurs cinéastes, ils aident pas leurs artistes. Pourquoi?! Ça, je trouve ça absolument choquant absolument choquant!! On a l'impression que eux ils sortent du ghetto, ils arrivent, ils travaillent dur. Je ne dis pas que ça leur tombe du ciel. Ils ont travaillé dur, ils sont arrivés. On a vraiment l'impression qu'ils veulent surtout pas se retourner pour voir les autres qui sont derrière en train de crever la dalle comme on dit parce que de se battre, et même quand on essaie de les approcher pour leur dire, «Voilà, est-ce que vous pouvez donner même, même 100\$ pour contribuer et cetera» On les dérange. Vraiment on a l'impression par contre si c'est un jeune réalisateur blanc ou quelqu'un de Hollywood qui va aller voir pour leur dire, «Oui, voilà, bon, on a tel projet». On voudrait faire ça, il se sent tout de suite très important et ils vont donner de l'argent; ils seront très généreux et ça c'est quelque chose qui m'a beaucoup, beaucoup choqué pendant les 5 années que j'ai passées à Hollywood.

PM BROWN: —Donc, dans un sens vous avez déjà répondu à prochaine question. Et c'est une question un peu sensible. Vous n'êtes vraiment pas obligé d'y répondre. Faites, comme vous voulez. Mais c'était

j'allais vous demander ce que vous pensiez des cinéastes noirs américains? Parce qu'il y a des gens comme vous venez de dire qui... avant c'étaient les Blancs qui faisaient l'image du noir sur l'écran. Maintenant, nous avons les mêmes Noirs qui parfois font exactement la même chose. Et que pensez-vous de cela? Est-ce que, enfin, est-ce que vous les dénoncez? Ou vous ne dites absolument rien? Ou...

PALCY: —Non, ce que moi je dis. C'est que je dirais. Je dirais que bon, chacun est libre de faire ce qu'il veut. Tout ce que je dis c'est que chaque réalisateur noir, chaque créateur noir, devraient être conscient qu'il a une responsabilité, et que tout ce qu'il fait aujourd'hui, ça restera gravé pour la vie. On en parlera à nos enfants, nos arrière-petits-enfants. Et ce sera l'image qu'ils vont [laisser]. Parce que souvent, on fait des choses comme ça, de manière spontanée, et on oublie qu'on va mourir un jour, qu'on va disparaître, et que ces choses-là vont rester et que ce sont des choses-là qui vont parler pour nous, qui vont nous représenter, donc c'est la responsabilité de chacun. Et je dis que c'est pour ça qu'il faut qu'il y ait de plus en plus de cinéastes noirs qui arrivent sur le marché... pour, pour pas qu'il y ait une petite poignée de cinéastes noirs et que les gens disent, «Tiens, le cinéma noir américain, c'est ça». Non!! Je dis qu'il faut que les autres arrivent et que je veux dire que quand on est dans la nature, il y a des fleurs de toutes les couleurs, il y a toutes sortes de variétés de fruits, donc je veux dire que s'ils veulent faire du cinéma comme ça, ça, c'est leur problème!! Mais je dis aussi qu'il y a heureusement qu'il y a à côté d'autres qui font un cinéma [incompréhensible], un cinéma extraordinaire. Moi je trouve qu'il faut de tout pour faire un monde. Donc à la limite, je n'irai même pas jusqu'à critiquer cela. Je dis OK, Bon Ben. Ils veulent faire comme ça? Mais pourquoi pas? Ça, c'est leur problème, c'est la responsabilité. Par contre, je connais des gens, d'autres cinéastes aussi. Je connais. Il y a un jeune, un jeune cinéaste que j'adore qui s'appelle Charles Burnett. Il a fait «To Sleep with Anger». Tous les cousins gars avec Denny Glover. Charlie Burnett, je crois. Et il a fait d'autres films que j'ai vus, mais les titres que je ne veux pas aller dire, je vais les écorcher. Donc voilà par exemple cinéma que j'adore, quoi! Et aussi Julie Dash, j'aime beaucoup son travail... il y en a d'autres,

il y en a plein d'autres qu'on ne connaît pas parce qu'ils sont indépendants, ils travaillent comme ça, comme ils peuvent et non pas la chance de pouvoir accéder aux écrans, au cinéma, quoi!!

PM BROWN: —Dans les deux minutes qui restent, est-ce que vous voulez nous parler de vos projets d'avenir parce que tout le monde n'était pas là à la réception d'hier.

PALCY: —En fait, je suis en train de terminer... je suis en train de terminer une série de 3 films sur cet immense poète, dramaturge, historien et philosophe noir, Aimé Césaire, qui est pour, qui est comme l'on dit beaucoup de noirs de la diaspora, on dit que Aimé Césaire était la seule, la dernière grande voix noire de ce siècle, et je crois que c'est vrai. Et dont on a plus que jamais besoin à la veille du 21^e siècle. Donc je suis en train de faire une série de 3 films sur lui. Il vient d'avoir 80 ans, donc, il a traversé le siècle. C'est pour ça qu'il y en a 3, il y a 3 films parce qu'il y a beaucoup de choses. Il s'est passé beaucoup de choses... et après ça, je retournerai à la fiction avec en fait... enfin fiction, fiction... parce que c'est vraiment pas de la fiction au long métrage, je veux dire avec un film sur Bessie Coleman qui fût la première africaine-américaine aviatrice. Elle est née à Atlanta dans les années 20. Elle voulait, elle voulait être pilote. Étrange non?!! En pleine période de ségrégation, et cetera... d'une famille de pauvres, elle décide d'être pilote, et à cause de la ségrégation, elle ne pouvait pas accéder aux écoles de pilotage, elle a dû laisser tomber l'Amérique, partir pour la France. Et elle, elle a suivi ses cours de pilotage dans l'école centrale internationale aéronautique qui se trouvait en France. Elle est devenue pilote, elle est revenue aux États-Unis, et elle est devenue célèbre en faisant les... ce qu'on appelait les «air shows».

PM BROWN: —Je m'excuse, mais je dois vous interrompre parce que comme vous savez très bien, à la télévision, on a seulement 30 minutes.

PALCY: —Ça, c'est vrai.

PM BROWN: —Je vous remercie bien... d'avoir consenti à cette interview. Maintenant, je sais, je suis sûr qu'Atlanta vous connaît mieux.

EUZHAN PALCY EN EL PLATÓ DE *INFÓRMESE PRIMERO*

TRADUCCIÓN DE ERICA NAGACEVSHI JOSAN

Euzhan Palcy se convirtió en la primera directora y pionera del cine antillano a la edad de 25 años. Fue galardonada con el premio César a la mejor ópera prima en 1984 por *La Rue Cases-Nègres*, una adaptación de la novela autobiográfica del escritor Joseph Zobel. Muchas personas han homenajeado sus logros, como Jean-Pascal Zadi, ganador del César al Mejor Actor Revelación en 2021 por la película *Tout simplement noir*. Ha dirigido otras películas: *Une Saison Blanche et Sèche*, *Siméon* y una trilogía documental sobre Aimé Césaire con actores famosos como Marlon Brando y Donald Sutherland. En 2022, recibió un Oscar honorífico en Hollywood como reconocimiento mundial por su filmografía comprometida.

Durante su visita a Atlanta, aproveché la oportunidad para entrevistarla, pues jamás había conocido a una persona tan humilde y con tanto talento. Como profesor de francés, utilizo la película *La Rue Cases-Nègres* como herramienta didáctica en mis clases. Abarca la totalidad de la cultura antillana y se presta a discusiones profundas. Por ello, la invité al plató de mi programa, titulado *Infórmese primero*, en la Universidad Clark Atlanta y aceptó.

El lunes 13 de septiembre de 1993, el mismo día en que Yitzhak Rabin, primer ministro de Israel, y Yasser Arafat, líder de la Organización para la Liberación de Palestina, firmaban un acuerdo en la Casa Blanca ante el presidente estadounidense Bill Clinton, tuve el placer de entrevistar a una cineasta de renombre mundial, la Sra. Euzhan Palcy, en el plató del programa que me animé a titular *Infórmese primero*. Ella había venido a Atlanta para presentar su nueva película, *Siméon*, finalizada en 1992. No podía dejar pasar la oportunidad de invitarla al plató. Aceptó y comparto una transcripción de nuestra conversación de aquel día.

Abordamos varios temas, comenzando por su infancia, la relación con sus padres, su formación cinematográfica y finalmente sus impresiones sobre los negros en Hollywood. Fue muy franca respecto a su rechazo de la representación peyorativa del Negro en la pantalla y compartió su ambición de transformar esa imagen en algo positivo y bello para la comunidad negra. Su reacción cuando la llamé «el griot del pueblo negro» es reveladora.

PM BROWN: —Buenos días y bienvenidos a esta nueva edición de *Infórmese primero*. Si me ven sonriendo es porque mi invitada de hoy es una mujer que tiene muchísimo talento, a quien admiro desde hace bastante tiempo. Es cineasta y ya ha dirigido tres películas, dos de ellas en francés. Vamos a ver un fragmento de una de esas películas, tal vez la más famosa. [Pusimos una escena de la película *La Rue Cases-Nègres*, en la que el Sr. Médouze cuenta al pequeño José la historia de la esclavitud en Martinica utilizando técnicas narrativas tradicionales de las Antillas francesas: cric-crac, misticric-misticrac]. Les hablo, por supuesto, de la señora Euzhan Palcy. Buenos días, señora, y bienvenida a *Infórmese primero*.

PALCY: —Buenas noches.

PM BROWN: —Háblenos de su infancia. ¿Qué experiencias la llevaron por el camino que ha seguido?

PALCY: —Bueno, comencé a escribir música y a componer poemas siendo muy joven. Tenía diez años. Dibujaba, componía canciones [y] escribía poemas. Tuve la suerte de tener un padre que era muy feminista, digamos, y que fue mi primer lector. Cada vez que componía o creaba algo, me acercaba y le decía: «Toma, mira, lee. ¿Está bien o no?». Teníamos una relación muy cercana y él me animó muchísimo; de hecho, fue en esa época cuando decidí ser cineasta.

PM BROWN: —A los diez años.

PALCY: —¡A los diez años! ¡Porque me encantaba el cine! Lo amaba profundamente, y cada vez que escribía algo, me decía: «¡Vaya! Me gustaría...», inmediatamente imaginaba una peliculilla que podría haber hecho con eso. Mis profesores me decían después que recordaban perfectamente mis composiciones escolares, lo que llamamos redacciones.

PM BROWN: —Exactamente.

PALCY: —Y que, cada vez que se hacía una composición, recordaban las mías, porque entonces se leían a toda la clase las mejores redacciones, y siempre leían las mías. Eran verdaderos guiones. Eran películas.

PM BROWN: Eso es muy interesante. ¿Qué le hizo pensar que algún día podría llegar a ser cineasta? No tenía modelos que imitar.

PALCY: —Es cierto, pero en Martinica ya es habitual ver bastantes películas. Iba a menudo al cine y, también, quizá, pertenezco a una familia de artistas. Eso ya es una pista: en mi familia hay músicos, poetas, pintores y yo nací en ese entorno. Soy sensible a todo ello desde muy joven. Fui pronto consciente de una realidad: siempre me gustó el cine, pero también me irritaba la forma en que algunas películas, especialmente las estadounidenses, representaban a los negros en la pantalla. Eso me hería profundamente. Amaba el cine y al mismo tiempo me hacía daño, porque me decía: «¡No es posible!». ¿Por qué cada vez que aparece un negro en una película tiene un papel estúpido o degradante? Los negros no queremos identificarnos con eso porque es una imagen negativa. No entendía por qué. Era muy joven, no lo comprendía. Cuatro años más tarde descubrí la novela de Joseph Zobel, *La Rue Cases-Nègres*, y me dije, es una conmoción en mi vida. Me dije: eso es lo que hay que hacer. Ésa es la película que haré si algún día llego a ser cineasta.

PM BROWN: —¿Qué película estadounidense fue la que más le impactó negativamente?

PALCY: —No recuerdo necesariamente los títulos con precisión, pero hay una en particular que es una obra maestra y no lo niego; digo «es una obra maestra, y es cierto». Pero lamento profundamente que esa obra maestra haya reproducido el mismo estereotipo, los mismos clichés. Es *Lo que el viento se llevó* (*Gone With The Wind*). Es cierto que es una obra maestra, pero, como espectadora negra, estoy sentada en la sala viendo esa película: mientras hay personajes blancos en pantalla, todo va bien, etc., pero cuando aparecen los actores negros, entonces es una catástrofe. ¡Siento vergüenza! Recuerdo que hace dos años volví a ver la película, había muchos espectadores blancos a mi alrededor, y deseaba... Si hubiera podido desaparecer, lo habría hecho, porque me decía: «No es

posible que se haga a esos seres humanos actuar así». Y hay otra cosa que siempre me ha llamado la atención. Pasé cinco años en Hollywood. Conocí a bastantes actores jóvenes negros, tanto mujeres como hombres. Y les decía, porque se convirtieron en mis amigos: «Hay algo que no entiendo. Tendrán que explicármelo. ¿Cómo puede ser que en la vida cotidiana ustedes hablen normalmente, como cualquier otra persona, y en cuanto aparece un negro estadounidense en una película, gesticula, hace muecas como un simio?». Y habla de una forma... Y yo digo: «¿Por qué hacen eso?». Y me explicaron que son los directores de cine blancos estadounidenses quienes les piden que lo hagan. Aunque actúen normalmente, como lo haría cualquier blanco en la vida diaria, parece que los directores les dicen: «I want it more black, more black». Y yo les digo: «More Black, ¿qué significa eso? ¿Hacer muecas? ¿Poner los ojos en blanco?». Ese es el cliché. Es la imagen que han vendido de los negros al público blanco. Entonces, les piden a esos jóvenes actores que se comporten así. Eso es.

PM BROWN: —... El verano pasado, entrevisté al Sr. Ousmane Sembène, y dijo exactamente lo mismo. Y las películas que menos le gustaban eran las de Shirley Temple, porque siempre había un adulto negro al que... una niñita blanca arrastraba por todos lados, y él hacía tonterías con ella. Era realmente repugnante... Se nota que usted tenía un gran talento para la literatura y para el cine. ¿Por qué eligió el cine como medio de expresión?

PALCY: —Porque me gusta la imagen, me gusta lo que se mueve. Es cierto que cuando entro en una sala de cine, me siento... La sala está oscura..., la pantalla se ilumina..., es mágico, mágico, y estoy fascinada por eso y recuerdo [que] desde niña, lo que más me fascinaba, además de las historias, era sobre todo la técnica, especialmente la dirección de actores. Esas cosas siempre me interesaron. ¿Por qué elegí el cine? Es cierto que hice música, incluso grabé dos canciones infantiles en París. No porque quisiera ser cantante, sino porque era necesario para los niños de las Antillas. También hice algo de pintura..., escribí..., pero el cine es lo que amo y creo que lo elegí de verdad también porque para

mí es uno de los medios más poderosos; es el medio más extraordinario. Es el que tiene el mayor impacto, dinámico, inmediato, sobre las personas. La fuerza de la imagen cinematográfica es algo que puede ser destructivo o constructivo. Quiero decir: el cine transmite ideologías, [bueno], imágenes totalmente negativas. Eso puede destruir, puede destruir a una persona, puede destruir a una comunidad..., puede adoctrinar, puede condicionar y, por eso, si se utiliza el cine de forma positiva, es verdad que puede cambiar muchas cosas, puede ayudar a la gente a crecer, puede abrir horizontes, puede ayudarnos a evolucionar de otra manera y también forma y... comprendí eso muy pronto y por eso dije: tiene que ser el cine..., quiero expresarme, quiero comunicarme con la gente, así que elegí hacerlo mediante el cine.

PM BROWN: —Sé que hay espectadoras, y digo «espectadoras», que nos están viendo ahora, y pueden inspirarse con su experiencia. ¿A qué edad se fue usted a Hollywood? ¿Y su formación cinematográfica es estadounidense o francesa?

PALCY: —Bueno, dejé la Martinica tras el bachillerato. Primero hice el primer curso dramático de ultramar, es decir, de las Antillas francesas para la televisión, de forma autodidacta, de hecho, porque pedí los libros a Francia y aprendí así. Hice una película de 52 minutos y luego me fui. Me fui a estudiar a París. Efectivamente, estudié en una de las escuelas de cine más prestigiosas que se llama Vaugirard, la escuela de los hermanos Lumière, los inventores del cinematógrafo, y, después de eso, realicé mi primer largometraje, *La Rue Cases-Nègres*, así que mi formación cinematográfica es totalmente francesa... Y después del estreno de *La Rue Cases-Nègres*, la película tuvo muchísimo éxito en Estados Unidos y en el mundo entero y ganó 14 premios internacionales y muchos otros más. En Venecia ganó el César a la mejor ópera prima, lo que equivale al Oscar estadounidense. Entonces Hollywood me llamó y fui porque no conseguía financiación para producir mi segunda película *Una estación blanca y seca* (*A Dry White Season*). Nadie quería en ese momento señalar con el dedo a Sudáfrica ni ser el primero en denunciarla, porque hacían negocios con Sudáfrica, con esto quiero decir que fue muy difícil, muy

difícil, porque realmente lo pensaba y lo sigo pensando: cuando se trata de golpear a los negros, de martirizar a los negros, de oprimir a los negros, el mundo no reacciona. Lo sé, es chocante, pero es la verdad. ¡Es la pura verdad! A la gente no le importa. Sin embargo... lo que ocurrió fue que acepté ir a Hollywood para trabajar con ellos y me propusieron varios temas que no me interesaban demasiado... pero les propuse ese asunto. Les dije, esto es lo que me interesa. Si quieren desarrollarlo conmigo, lo hacemos juntos. Así fue. No les cuento todos los detalles, porque las cosas no fueron tan simples, pero finalmente la película se hizo, no gracias a los que me llevaron, sino gracias a otras personas en Hollywood.

PM BROWN: —Las películas que usted dirige, normalmente, tienen un hilo conductor. ¿Se la podría caracterizar, por ejemplo, como una griot del pueblo negro?

PALCY: —Escuche... Eso me emociona, me emociona mucho, porque tengo un enorme respeto por los griots. Para mí, que me llame así es un gran honor. Espero estar realmente a la altura de ese honor.

PM BROWN: —No lo dude.

PALCY: —Porque un griot es la memoria ancestral. Es una especie de cantor, de cronista. Es alguien encargado de transmitir, de conservar. Es todo eso. Así que, si de verdad se me eleva a ese nivel, bueno... Me siento muy conmovida, muy honrada.

PM BROWN: —¿Tengo razón al decir que todas sus películas tienen un hilo conductor?

PALCY: —Totalmente. El sufrimiento. Totalmente. Es decir, lo que quiero mostrar en mis películas no es solo el origen. Ayudar a la gente, a los negros de la diáspora, a conocerse mejor, a reencontrarse. Restituir al hombre negro su dignidad en la pantalla. Luego mostrarle al que no lo es, al resto del mundo, quiénes somos, hablar de nosotros mismos y mostrar que las imágenes que se han difundido sobre nosotros durante años eran completamente falsas. Siempre se ha hablado en nuestro lugar y hoy queremos hablar por nosotros mismos. Mostrar desde dentro quiénes somos. Mostrar que poseemos una cultura muy rica, una civilización muy antigua, quizá, la primera, de hecho, y que se ha hecho

mucho daño a esa civilización. Se la ha destruido y se ha repetido a los negros del mundo entero que eran tontos, que eran poco inteligentes, incapaces, que no habían inventado nada, que solo servían como esclavos o sirvientes, y eso no es cierto, es completamente falso, y lo peor es que nosotros, los negros, hemos interiorizado esa historia y nosotros mismos nos consideramos así. Tenemos esa actitud, sí, es verdad. Si lo dicen, tal vez sea cierto. Y vivimos de esa manera. No somos lo suficientemente conscientes del poder que tenemos, de la fuerza que tenemos y representamos... Césaire, Aimé Césaire, un gran poeta antillano, dijo que no es verdad que lleguemos al mundo con la cabeza y las manos vacías, y que no tengamos nada que aportar a este mundo y tiene razón.

PM BROWN: —Absolutamente de acuerdo. Hemos contribuido mucho, como usted acaba de decir. Una mentalidad como la que acaba de [describir], [es] una mentalidad que empieza a engendrar otras actitudes. La gente empieza a interiorizarlas y eso acaba destruyendo la cultura. Ha hablado de algunas de las películas que le han ofrecido. ¿Suele ser usted quien elige las películas, o son los guionistas u otras personas quienes acuden a usted con manuscritos?

PALCY: —Hay de las dos cosas. Es decir, escribo mis propias historias de todos modos porque, ya sabe, no vine con las manos vacías, con la cabeza vacía, plagiando a Césaire (risas); así que vine con cosas, cosas que decir y tengo mis propias historias y acepto con gusto todos los guiones que me envían, porque puede ocurrir que en esos guiones haya una, dos o tres ideas. No puedo pensar en todo. Hay miles de historias extraordinarias ahí fuera y basta con que una o dos me atraigan para que diga: «Vaya, es fantástico, me interesa». Por supuesto que digo que sí. Estoy abierta a cualquier propuesta.

PM BROWN: —¿A cualquier propuesta fuera de la raza negra? Se me ocurrió esta pregunta de camino al estudio porque hoy se celebra el acuerdo entre israelíes y palestinos.

PALCY: —¡Ah, eso es importante!

PM BROWN: —Me preguntaba: «¿Le interesaría hacer una película sobre la situación en Medio Oriente?».

PALCY: —Si le soy sincera, a menudo, en Francia o en Inglaterra me han preguntado: «¿Va usted a dedicarse únicamente a películas sobre negros, sobre la raza negra?», «¿Va a hacer películas, por ejemplo, si le proponen un guion con personajes blancos?». Y siempre he respondido: «Personalmente, no tengo ningún racismo dentro de mí». Pero si digo que mi prioridad son las películas con negros, no es porque quiera marginar nada ni porque sea racista. ¡Para nada! Y, quien no lo entienda, tiene prejuicios raciales. Quiero explicar lo siguiente: ya hay suficientes directores blancos en el mundo que hacen muchas películas para blancos, ¿y para los negros?

PM BROWN: —Muy pocos.

PALCY: —Justamente. Entonces, siendo tan pocos los cineastas negros, ¿por qué voy a hacer yo películas con temas relacionados con blancos? Seguro que algún día lo haré, porque todo me interesa como cineasta, no me pongo barreras. ¡Todo me interesa! El ejemplo más claro que puedo dar es este: durante el Holocausto judío, si yo hubiera sido la cineasta que soy hoy, si ya hubiera existido, habría tomado mi cámara y contado esa historia como hice con Sudáfrica porque soy un ser humano... y en cuanto la dignidad humana es pisoteada, cuando el ser humano es torturado, humillado, me siento directamente implicada... entonces reacciono. Es el mejor ejemplo que puedo dar... Pero hoy no estamos en esa situación... Hoy, la prioridad es reparar porque, no solo hubo un Holocausto judío: también hubo esclavitud, con más de 20 millones de negros deportados, asesinados, aniquilados. África fue vaciada de sus fuerzas vivas. De eso se habla poco. Se habla mucho del Holocausto judío, hay que hacerlo, es importante, pero digo que también existió ese otro Holocausto, ese otro crimen contra la humanidad y tendemos a dejarlo de lado. Yo digo: «no».

PM BROWN: —A minimizarlo.

PALCY: —A minimizarlo, yo diría que es eso. Como cineasta negra, no creo que los espectadores negros y blancos, los que aprecian mis películas, se alegraran si de pronto dejara todo esto de lado para pasar al otro extremo y contar otras historias. Pero estoy completamente abierta,

incluso en mis propias historias, a utilizar actores blancos. En todas las historias, quiero decir, hay seguramente papeles para actores blancos, etc. No tengo ningún problema en trabajar con ellos, serán historias mixtas, ¿por qué no? No veo por qué no... Y, en todo caso, esos actores blancos no tendrán necesariamente roles de villanos, de blancos despreciables o degradantes.

PM BROWN: —¡Nada de venganza!

PALCY: —¡Nada de venganza! Exactamente. (Risas). Ya está. Bueno...

PM BROWN: —Creo que lo que dice es muy acertado, porque de algún modo hay que contrapesar, dado que hay muy pocos cineastas negros, así que los que son verdaderamente serios, creo que tienen una responsabilidad.

PALCY: —Así es, lo digo todos los días: tenemos una responsabilidad... El cine hecho por directores blancos, sean europeos, estadounidenses u otros, nos ha hecho mucho daño. Ese cine ha producido una imagen de nosotros que es monstruosa, inhumana, así que, ahora, como cineasta negra, como actriz negra, como escritora negra, todos tenemos una responsabilidad. Yo no lo concibo de otro modo. Pasé cinco años en Hollywood observando a la gente, a los negros que tienen dinero, que tienen cierto poder, y que podrían ayudar a los jóvenes cineastas estadounidenses. Porque... les da igual lo que hagan los jóvenes cineastas del Caribe, de África, ¡para qué darle vueltas! Pero a los que están aquí, que son estadounidenses como ellos, conozco a muchos de ellos: tantas jóvenes, tantos jóvenes con talento que están luchando por hacer cine, pero no tienen dinero. Ayer conocí a una joven en Atlanta. Está buscando dinero centavo a centavo para hacer su primer largometraje y le dije: «Mira, no tengo dinero. No puedo darte dinero. Pero si haces la película y es buena, te prometo que seré tu madrina. La cogeré y la presentaré a la gente del Festival de Cannes. Eso sí puedo hacerlo. Así puedo ayudarte». Pero me duele ver todo el dinero que circula dentro de la comunidad negra, pero esa gente no ayuda a sus actores, no ayuda a sus cineastas, no ayuda a sus artistas. ¿¡Por qué!? Me parece absolutamente escandaloso, ¡escandaloso! Da la impresión de que salieron del

gueto, trabajaron duro, no digo que les cayera del cielo, trabajaron duro, llegaron, y ahora parece que no quieren volver la vista para mirar a los que vienen atrás, que están muertos de hambre, como se dice, porque están luchando. Y cuando alguien intenta acercarse y les dice: «Mire, ¿podría contribuir, aunque sea con 100 dólares?», les molesta. Realmente parece que, en cambio, si es un director blanco joven o alguien de Hollywood quien se acerca a ellos y les dice: «Bueno, sí, tenemos tal o cual proyecto. Nos gustaría hacerlo», se sienten inmediatamente muy importantes y les dan el dinero; son muy generosos y eso es algo que me chocó mucho durante los 5 años que pasé en Hollywood.

PM BROWN: —Entonces, en cierto modo, ya ha respondido a mi próxima pregunta. Es un tema algo delicado. No está obligada a responder si no lo desea. Pero quería preguntarle: ¿qué piensa de los cineastas negros estadounidenses? Porque, como usted misma ha dicho, antes eran los blancos quienes construían la imagen del negro en la pantalla. Ahora, a veces, son los propios negros quienes hacen exactamente lo mismo. ¿Qué piensa usted de eso? ¿Los denuncia? ¿O simplemente no dice nada?

PALCY: —No, lo que yo digo es: diría que, bueno, cada cual es libre de hacer lo que quiera. Lo único que digo es que cada director negro, cada creador negro debe ser consciente de que tiene una responsabilidad y de que todo lo que haga hoy quedará grabado para siempre. Se hablará de ello con nuestros hijos, con nuestros bisnietos. Esa será la imagen que van a dejar. Porque, a veces, hacemos cosas de manera espontánea y olvidamos que un día vamos a morir, que desapareceremos, y que esas obras van a perdurar y hablarán por nosotros, nos representarán, de modo que es responsabilidad de cada uno. Por eso digo que es necesario que haya cada vez más cineastas negros que lleguen al mercado... para que no haya solo un pequeño puñado de cineastas negros y la gente diga: «Ah, el cine negro estadounidense es esto». ¡No! Digo que los otros tienen que llegar. Es como en la naturaleza: hay flores de todos los colores, frutas de todas clases. Así que, si algunos quieren hacer un tipo de cine así, ¡es cosa suya! Pero también sé que hay otros cineastas que hacen

un cine profundo, un cine extraordinario. Para mí, tiene que haber de todo en el mundo. Así que ni siquiera los criticaría. Digo: «OK, bueno, si quieren hacerlo así, que lo hagan. Es su problema, su responsabilidad». Pero también conozco a otros cineastas. Por ejemplo, hay uno joven al que adoro, se llama Charles Burnett. Hizo *To Sleep with Anger*, con Danny Glover. Charles Burnett, creo. Hizo otras películas también que he visto, aunque no me atrevo a mencionar los títulos porque seguro los pronunciaría mal. Ese es el tipo de cine que me encanta. También me gusta mucho el trabajo de Julie Dash... y hay muchos más, muchos otros a quienes no conocemos porque son independientes, trabajan como pueden, sin tener acceso a las grandes pantallas, al circuito comercial.

PM BROWN: —En los dos minutos que nos quedan, ¿quiere hablar-nos de sus proyectos futuros? Porque no todos pudieron asistir a la recepción de ayer.

PALCY: —En realidad, estoy terminando una serie de tres películas sobre ese gran poeta, dramaturgo, historiador y filósofo negro: Aimé Césaire. Muchos negros de la diáspora consideran a Aimé Césaire como la última gran voz negra de este siglo y creo que es cierto. Es una voz que necesitamos más que nunca en vísperas del siglo XXI. Estoy haciendo esta serie de tres películas sobre él porque acaba de cumplir 80 años. Ha vivido todo el siglo. Por eso son tres películas: porque han pasado muchas cosas. Y después volveré a la ficción, aunque... ficción, ficción..., en realidad no es ficción del todo. Será un largometraje sobre Bessie Coleman, la primera aviadora afroamericana. Nació en Atlanta en los años 20. Quería ser piloto. ¡Imagínese! En plena época segregacionista, viniendo de una familia pobre, decidió ser piloto. Pero debido a la segregación, no pudo acceder a escuelas de aviación en Estados Unidos. Así que tuvo que dejar América e irse a Francia, donde se formó en la Escuela Central Internacional de Aeronáutica. Se convirtió en piloto, regresó a Estados Unidos y se hizo famosa haciendo lo que llaman «air shows»

PM BROWN: —Lo siento, tengo que interrumpirla porque, como usted sabe perfectamente, en televisión solo tenemos 30 minutos.

PALCY: —Eso es cierto.

PM BROWN: —Le agradezco mucho haber aceptado esta entrevista. Ahora estoy seguro de que Atlanta la conoce mejor.